

# UNE « FEMME DE RÉCONFORT » DANS L'ENFER DE L'ARMÉE NIPPONE

En 1940, à l'âge de 14 ans, Kim Bok-dong est arrachée à sa famille comme des milliers d'autres jeunes Coréennes pour servir au repos des guerriers du Soleil-Levant. Refusant les tabous qui bâillonnent depuis 1945 les victimes de l'esclavage sexuel, elle en révèle toutes les horreurs. Il ne reste aujourd'hui en Corée du Sud que 32 survivantes de cet enfer à huis clos dont aucune n'est jamais vraiment sortie.

Propos recueillis le 17 novembre 2017 à Séoul (Corée du Sud) par notre envoyée spéciale **Rafaële Brillaud, avec Somi Jeon et Jeahui Suh (traduction)**



On ignore exactement dans quelles circonstances a été prise cette photo, une des rares présentant des *ianfu* (« femmes de réconfort » en japonais) manifestement habillées et maquillées pour l'occasion mais dont l'expression trahit la détresse. À droite, des soldats s'apprêtent à entrer dans une *ianjo* (« maison de réconfort ») ouverte en Chine par l'armée impériale.

**G&H: Quelle a été votre enfance ?**

**Kim Bok-dong :** Dans ma famille, nous étions six filles, j'étais la cinquième. Mes parents étaient assez riches, puis mon père a loué ses terres cultivées contre un fermage et il a presque tout perdu en se portant garant d'un prêt que la personne n'a pu rembourser. Le désastre l'a rendu malade et il en est mort quand j'avais 8 ans, laissant ma mère et ma grand-mère sans le sou. Elles ont fait de leur mieux pour nous élever seules. J'ai étudié jusqu'à la quatrième année à l'école primaire de Yangsan puis j'ai arrêté. Afin qu'elle puisse partir gagner de l'argent sur d'autres domaines agricoles, ma mère m'a demandé de quitter l'école pour m'occuper de ma petite sœur. La Corée était alors colonisée par le Japon. Tous les hommes avaient été réquisitionnés par l'armée nippone, même les étudiants. La main-d'œuvre manquait, les femmes travaillaient beaucoup.

**Vous souvenez-vous de ce jour où des hommes sont venus vous chercher ?**

Mes sœurs aînées se sont mariées tôt parce que ma mère avait peur qu'elles soient enrôlées de force par les Japonais. J'avais 14 ans quand deux chefs du village coréens et un Japonais qui parlait couramment notre langue sont arrivés. Ce dernier portait un uniforme militaire mais pas de grade. Ils ont dit qu'il fallait que je quitte ma ville et ma famille pour soutenir l'effort de guerre. Ils n'ont pas prononcé les mots de « femmes de réconfort », mais précisé que j'allais fabriquer des uniformes pour les soldats japonais. Ma mère a rétorqué que j'étais trop jeune, même pas capable de fabriquer mes propres vêtements. Alors pourquoi aller travailler dans une usine ? Ils ont répondu que j'apprendrai sur place. J'étais censée partir seulement trois ans et, si je voulais me marier, je pourrai rentrer

quand je le souhaitais. J'étais obligée de les suivre. Si j'avais refusé, ma famille aurait été accusée de trahison, privée de ses biens et obligée de déménager. Je suis partie avec une dizaine de filles du quartier.

**Qu'avez-vous ressenti à ce moment-là ?**

Je n'avais pas trop peur. J'étais une enfant, je ne comprenais pas tout. Je m'inquiétais surtout pour ma famille, car ne pas partir lui aurait causé des soucis et nuï à sa survie. J'ai donc accepté de partir avec courage.

**Où êtes-vous allée ?**

Le Japonais m'a emmenée à Busan [la grande ville portuaire du Sud-Est, NDLR]. Il y avait déjà une vingtaine de Coréennes, venues de différentes régions sous la surveillance de militaires japonais. Beaucoup étaient plus âgées que moi mais jamais mariées. Il y avait aussi un Coréen qui avait vécu

longtemps au Japon et qui parlait très bien le japonais. Il a travaillé comme interprète et il devait sûrement recruter ces filles. De Busan, nous avons embarqué à bord d'un cargo et sommes arrivées à Taïwan en passant par Shimonoseki, au Japon. Nous y sommes restées environ un mois en attendant un autre bateau. Nous pensions que l'usine où nous travaillerions n'était pas encore choisie... Un jour, un navire est arrivé. Les policiers japonais qui nous gardaient à l'œil nous ont ordonné d'enfiler des uniformes kaki puis ils nous ont dicté une lettre pour notre famille : « *Nous allons bien, ce n'est pas la peine de répondre, au revoir et à bientôt.* » Puis ils ont ramassé — et au besoin censuré — les lettres. Ma mère a longtemps cru que j'étais à Taïwan après avoir reçu la mienne.

#### **En réalité vous étiez déjà loin...**


Oui, nous avons débarqué dans le Guangdong, au sud de la Chine. Nous avons été conduites dans un hôpital par un camion militaire. Nous étions toujours accompagnées par deux hommes : un Japonais et l'interprète coréen. On nous a dit de dire « *hai* » [oui en japonais, NDLR] lorsqu'un officier demandait quelque chose. Un Japonais avec des galons nous a fait subir un examen vaginal, après avoir enlevé tous nos vêtements. Il m'a dit d'écartier les jambes. J'étais trop jeune pour savoir ce qui se passait. J'ai résisté et serré les cuisses mais il m'a examinée. Après cela, on nous a menées à un bâtiment appelé « station de confort ». Je n'ai pas compris tout de suite. C'était bizarre, ce n'était pas une usine, mais une grande maison divisée par des panneaux de contreplaqué en une trentaine de petites pièces, avec des chiffres et des noms. Chaque cabine était juste assez grande pour un lit. J'ai été enfermée dans l'une d'elles.

#### **Que s'est-il passé au soir ?**

Le médecin de l'armée japonaise est entré pendant la nuit. J'ai eu peur et j'ai tenté de m'enfuir. Il m'a poursuivie et m'a tant battue que je ne sentais plus mon visage. Alors, j'ai obéi. Je devais le « servir », disait-il, mais je ne savais même pas ce que cela voulait dire ! Je n'avais aucune idée de ce genre de choses. Puis il m'a violée. C'était si douloureux que je ne pouvais même plus uriner ensuite.

#### **Et le lendemain ?**

Après cette horrible nuit, toutes les filles lavaient leurs sous-vêtements sanglants. Deux filles et moi, nous



**Kim Bok-dong est née en 1926 à Yangsan, à environ 20 km au nord de Busan, dans le sud-est de l'actuelle Corée du Sud. Après la guerre, elle survit grâce à de petits boulots, se marie brièvement car elle ne parvient pas à avoir d'enfants — probablement à cause des violences subies. Kim Bok-dong témoigne de son passé en 1992. Elle est aussitôt rejetée par une partie de sa famille sur laquelle rejait son passé « honteux ». Elle se bat depuis sans relâche pour obtenir des excuses officielles du Japon.**



**Des « femmes de réconfort » posent à côté de leur libérateur chinois. La photo est extraite de l'unique film présentant des *ianfu*, 18 secondes tournées par un soldat américain en 1944 dans le Yunnan. Il a été découvert par des chercheurs coréens dans les archives nationales américaines et publié en 2017.**

avons décidé de mourir. Nous avons fait signe à un homme de ménage chinois de nous procurer des médicaments pour nous tuer. Je lui ai donné tout l'argent que j'avais reçu de ma mère avant de partir et il nous a apporté une bouteille de liquide transparent. Nous l'avons bu et cela nous a brûlé la gorge. C'était une sorte de liqueur. L'une d'entre nous a dit que c'était un alcool fort qui pouvait tuer, nous avons donc continué à en boire jusqu'à ce que le récipient soit vide. Nous nous sommes évanouies. Quelqu'un a appelé un médecin lorsque nous étions à deux doigts de la mort et on nous a fait un lavage d'estomac. Nous sommes restées inconscientes pendant trois jours. Je regrette beaucoup ce geste car je n'ai même pas pu mourir — j'ai seulement abîmé mon corps. J'ai eu ensuite des maux de ventre et des problèmes de digestion toute ma vie.

### **En quoi vos journées consistaient-elles ?**

La « maison de réconfort » se situait hors de la base militaire et seuls les

soldats japonais étaient autorisés à entrer. Chaque fois qu'ils venaient, ils nous donnaient un ticket. Nous rassemblions ces tickets et les donnions aux Coréens qui nous ont guidées depuis Busan. Ils les enregistraient quotidiennement dans un cahier. Ils avaient promis d'améliorer nos conditions de vie après la victoire du Japon, mais nous n'avons jamais reçu aucun salaire. Le directeur nous a parfois fourni des vêtements, des cosmétiques et de la nourriture... Nous avons « servi » en moyenne quinze soldats japonais par jour en semaine. Le week-end, je pouvais à peine me laver parce qu'ils entraient sans cesse. Ils commençaient à s'aligner le samedi à partir de midi. Et cela durait jusqu'à 20 heures. Il y avait toujours une longue file. Le dimanche, c'était de 8 heures à 17 heures. Encore une fois, une longue file de soldats... Je n'ai pas eu la chance de compter combien. Mon vagin était si douloureux et enflé qu'ils devaient mettre de la crème sur le préservatif. Quand nous avions nos règles, nous utilisions du coton fourni par le médecin. Nous

n'avions pas à servir des soldats, alors nous attendions ce moment pour mettre une marque rouge sur la porte et nous reposer.

### **Passiez-vous tout votre temps dans cette petite pièce ?**

Il était tout à fait interdit de sortir. C'était la guerre, la ville était vide. Les gens avaient fui, on ne voyait que des gardiens âgés et ignorants de la situation. Je devais rester dans le bâtiment tout le temps. Le Coréen et le Japonais étaient toujours à l'entrée pour nous surveiller. Nous n'étions pas loin les unes des autres. En se levant, nous pouvions nous voir par-dessus les panneaux. Les parois étaient si minces que je pouvais entendre tous les bruits, les cris et même les souffles autour de moi. Toutes les femmes avaient le même âge environ et restaient ensemble. Pendant le week-end, il y avait trop de soldats qui venaient, nous travaillions beaucoup, mais pendant la semaine nous discussions. En revanche, nous ne mangions pas ensemble car nos emplois du temps étaient différents.

### Savez-vous qui gérait la « maison de réconfort » ?

C'est la question que je me posais. Des gens du coin gardaient le bâtiment mais je suis sûre que les militaires japonais supervisaient l'ensemble. Quand nous sommes arrivées, tout était déjà préparé, il y avait autant de chambres que de filles, soit une trentaine environ. C'était impossible que les habitants du lieu aient pu le savoir à l'avance. Les militaires japonais ont tout planifié. Les Chinois s'occupaient du ménage et de la préparation des repas. Il existait une salle à manger où nous pouvions aller manger lors de la pause mais selon le principe du « premier arrivé, premier servi », car les aliments étaient insuffisants.

### Comment avez-vous fait pour tenir, pour surmonter tout cela ?

Je n'avais pas le choix. Si je n'écoutais pas les instructions, ils me frappaient, donc j'ai suivi tous les

ordres. Chaque mois, un médecin militaire japonais venait nous examiner. Si nous étions malades, nous avions droit à consulter et il nous donnait des médicaments. Nous avons du désinfectant pour laver nos vagins après avoir « servi » les soldats. Lorsque je laissais tomber ce produit dans l'eau, celle-ci devenait rose. Quand j'étais trop mal en point, on m'accordait un repos d'une semaine, puis je retournais au travail.

### Êtes-vous restée dans la même « maison de réconfort » durant toute la guerre ?

Non. On m'a envoyée trois mois à Hong Kong puis quelques mois à Singapour, en Indonésie, en Malaisie avant de retourner finalement à Singapour. La vie était toujours la même. Je « travaillais » toujours, sans répit. Les Japonais étaient trop nombreux le week-end, un peu moins en semaine et au moins je pouvais ainsi discuter avec les autres filles.

### Comment tout cela a-t-il pris fin ?

Les soldats ont cessé de venir. Évidemment, je n'ai pas su tout de suite que c'était la fin de la guerre. Nous avons été emmenées dans un hôpital de Singapour par camion militaire. On nous a appris le métier d'infirmière pour cacher notre esclavage sexuel. Nous nous entraînaient à faire des injections sur des citrouilles et nous faisons le ménage. Nous avons été exploitées jusqu'au bout,

puisque nous devions aussi donner notre sang pour les militaires japonais qui en avaient besoin.

### Par quel moyen avez-vous réussi à rentrer chez vous ?

Un jour, un homme se présentant comme le mari de ma cousine est venu me chercher. Lui aussi avait été forcé de travailler pour les Japonais à Singapour — il avait été enrôlé pour charger des marchandises sur son bateau pour l'armée impériale. Il avait une photo de moi, donnée par ma mère, et il s'est mis à me chercher. Il a su que beaucoup de Coréennes étaient à l'hôpital et c'est là que nous nous sommes rencontrés pour la première fois. Grâce à lui, j'ai pu rejoindre un refuge américain puis, après un certain temps, rentrer à Busan par voie maritime. À cause d'une épidémie de choléra, nous avons néanmoins été mis en quarantaine et forcés d'attendre sur le bateau.

**« Je pouvais à peine me laver, car les soldats entraient sans cesse. »**

### Comment le retour à la maison s'est-il passé ?

Je ne peux exprimer ce que j'ai ressenti à cette époque-là. C'était trop bouleversant. Nous avons tant

pleuré... Je revoyais ma famille après huit ans d'absence ! Ce moment est indicible... Et si je vous raconte tout, est-ce que vous l'écrirez vraiment ? [Un temps de silence et d'émotion] J'ai parlé à ma mère et elle a été très choquée. Je suis persuadée que c'est pour cela qu'elle est tombée gravement malade et qu'elle est morte peu après. Elle répétait sans cesse : « *Je n'aurais pas dû te laisser partir avec les Japonais, tout est de ma faute.* » Elle était infiniment triste d'avoir entendu mon récit.

### Quelle a été votre vie après la guerre ?

Je n'avais pas le sou. J'ai ouvert une petite boutique mais ça ne fonctionnait pas bien donc je l'ai quittée pour travailler pour d'autres gens. J'ai fait beaucoup de petits boulots. Je me suis mariée. Ce n'était pas tout à fait un mariage d'amour mais je ne pouvais pas vivre seule, sans moyens. J'avais besoin d'aide, j'ai finalement trouvé un homme qui était divorcé. Notre mariage battait de l'aile car nous n'avions pas d'enfants. Finalement mon mari est tombé malade, puis il est mort, jeune encore. Je me suis encore retrouvée seule. En fait, c'est pour cela que j'ai eu le courage de raconter mon histoire. Si



## « La dictature avait imposé le silence »

Trois questions à Mi-hyang Yoon, présidente du Conseil coréen pour les femmes réduites à l'esclavage sexuel militaire par le Japon, l'association de défense des femmes de réconfort.

### G&H : Pourquoi le dossier a-t-il mis tant de temps à émerger ?

**Mi-hyang Yoon :** Dans les années 1980, j'étais étudiante. Je ne comprenais pas pourquoi le dossier des femmes de réconfort n'était pas encore réglé. C'était impossible d'en parler ! Il y avait trop d'inégalités hommes-femmes. La dictature avait imposé le silence. Et, après trente-six ans de colonisation, nous étions encore sous influence japonaise. Personne ne soutenait les victimes.

### Quel a été votre parcours dans cette lutte ?

J'ai d'abord été bénévole au Conseil coréen des femmes de réconfort puis embauchée en 1992. Ma vie a changé. J'ai parcouru le pays à la recherche de ces femmes pour les convaincre de témoigner. Elles n'étaient pas très chaleureuses. Elles avaient peur, elles étaient restées silencieuses pendant près d'un demi-siècle et je devais passer beaucoup de temps avec elles. En 1997, huit femmes de réconfort m'ont même attaquée en justice, elles croyaient que je profitais des dons ! En réalité, j'étais peu rémunérée. Ce fut une grosse déception, j'ai failli tout abandonner. Mais je suis très fière, ces femmes ont changé, elles étaient très isolées, fermées, elles sont devenues charismatiques et battantes, cela me donne beaucoup d'énergie.

### Comment le mouvement a-t-il été reçu dans votre pays ?

Quand nous avons débuté les manifestations, nous n'avons jamais reçu beaucoup d'aide. Mais à partir de la millième, en décembre 2011, les dons ont afflué. Dans les années 2000, les femmes de réconfort, toutes âgées de plus de 60 ans, ont commencé à avoir des problèmes de santé. L'une n'a pas retrouvé sa maison après la manifestation ! J'ai alors décidé d'ouvrir à Séoul une maison pour les héberger. Elle a été créée en 2003 et est entièrement gérée par des bénévoles. Mais beaucoup de femmes de réconfort sont mortes aujourd'hui. Il n'en reste qu'une trentaine dans le pays et il n'y a plus que deux locataires à Séoul... ■

Propos recueillis à Séoul par R. Brillaud

## LES FEMMES DE RÉCONFORT : DES DIZAINES DE MILLIERS DE VICTIMES IGNORÉES

**L**e mot *ianfu*, « femme de réconfort », n'apparaît dans les documents officiels de l'armée ou de l'administration japonaises qu'à partir de 1938. Mais la première occurrence de *ianjo*, « maison de réconfort », date de 1932, dans un document de la marine impériale. Ces deux euphémismes désignent la même réalité : des jeunes filles raflées par les militaires japonais pour servir d'esclaves sexuelles, plutôt que de prostituées puisqu'il semble que les victimes, souvent brutalisées, ont rarement été payées. Celles-ci — sans doute 200 000, le chiffre exact reste inconnu — viennent en majorité des colonies nippones de l'époque, la Corée (protectorat en 1905, annexée en 1910) et Formose (actuel Taïwan, cédée par la Chine en 1895), mais aussi de Chine puis d'Asie du Sud-Est, y compris des Philippines (les « Malaya Lolas ») et des Européennes. Leur nombre a augmenté au fur et à mesure du conflit, jusqu'à la défaite de 1945, avec deux motivations probables pour l'armée impériale : éviter, d'une part, la propagation des maladies vénériennes et, d'autre part, la multiplication des viols, qui entraînent des réactions d'hostilités au sein de la population chinoise.

Après guerre, le sort de ces malheureuses se heurte cependant à l'indifférence des Alliés et aux dénégations des Japonais.

Jusqu'à ce que les « femmes de réconfort », restées muettes pour ne pas souffrir elles et leurs familles de l'opprobre infligé en Asie aux femmes souillées, se mettent à parler. Le 8 janvier 1992, une manifestation est organisée devant l'ambassade de Tokyo à Séoul. Et la même année, l'historien japonais Yoshimi Yoshiaki révèle enfin 6 documents officiels montrant l'implication directe de l'armée impériale dans l'enlèvement des femmes et l'ouverture des « maisons de réconfort ».

Les preuves et les témoignages s'accumulent ensuite progressivement, ce qui n'empêche pas le Japon de minimiser, sinon de nier, toute culpabilité. Si Kono Yohei, le secrétaire général du cabinet du Premier ministre, admet en 1993 que les troupes impériales ont recouru à la coercition, cette reconnaissance de culpabilité est aussitôt démentie par des arguments révisionnistes. « *Il n'existe aucune preuve que l'armée japonaise ou des représentants de l'armée se soient emparés de femmes par la force* », affirme ainsi en mars 2007 le Premier ministre Abe Shinzo (revenu au pouvoir fin 2012). Les pressions, notamment chinoises et sud-coréennes, forcent cependant Abe à lancer en 2014 une enquête officielle qui aboutit enfin le 28 décembre 2015, plus de soixante-dix ans après les faits, à un accord avec Séoul. Moyennant le versement de 8,3 millions de dollars à un fonds destiné aux 46 survivantes sud-coréennes et en contrepartie du démontage d'une statue commémorant le martyr des victimes devant l'ambassade japonaise, la présidente Park Geun-hye accepte d'éteindre la polémique. Les deux pays ont tout intérêt, il est vrai, à s'entendre face à l'expansion préoccupante de la marine chinoise. Mais en décembre 2017, son successeur Moon Jae-in brise l'accord.

Mais les ex-femmes de réconfort comme Kim Bok-dong continuent à manifester tous les mercredis pour obtenir enfin des excuses officielles. La controverse historique n'est pas non plus close. « *Aujourd'hui, l'essentiel se ramène à la question de savoir si [les femmes de réconfort] ont été forcées ou non, et au degré d'implication de l'armée dans la création, l'organisation et la gestion des centres* », résume Christine Lévy, maître de conférences en études japonaises à l'université Bordeaux-III. ■ **R. B.**

**Des touristes visitent en août 2018 le musée du Site des maisons de réconfort de Li Ji Xiang, à Nanjing (ex-Nankin), où la première structure du genre aurait été ouverte en 1932.**







Cinq cents statues ont été installées à Séoul le 14 août 2017 pour marquer la 5<sup>e</sup> journée internationale des « femmes de réconfort ». Ce genre d'initiative provoque régulièrement la fureur des nationalistes japonais. En octobre dernier, la mairie d'Osaka a ainsi rompu 60 ans de jumelage avec San Francisco, qui a érigé une statue en 2017.

J'avais eu une famille, cela aurait été impossible. Mais je regrette un peu maintenant d'avoir parlé parce que rien n'a changé.

### **Vous êtes une victime, pourquoi était-ce si dur de parler ?**

À l'époque, la société coréenne était rigide et intolérante. Les inégalités entre les sexes étaient très importantes. Les femmes ne pouvaient ni travailler ni étudier, elles devaient seulement faire le ménage et bien s'occuper des enfants puis des parents. Une femme violée à plusieurs reprises était considérée comme sale, impure. Il n'y avait aucun sentiment de pitié pour elle. Aux yeux de la société, j'avais fait des choses qu'une femme ne devait pas faire. C'était très difficile d'avouer ce qu'il s'était passé. J'ai donc menti et dit que j'avais travaillé à l'usine pendant huit ans.

### **Puis, finalement, vous témoignez...**

Je n'ai rien dit jusqu'en 1992. Puis ils ont parlé à la télévision d'un centre d'appel téléphonique qui recueillait

les témoignages des « femmes de réconfort ». Ils promettaient que les appels resteraient secrets et anonymes. Cela m'a incitée à parler. En fait, ce n'était pas vrai. Après mon appel, les journalistes se sont précipités chez moi pour me demander des interviews. Il y avait tant de caméras et de micros devant ma porte que les voisins ont été alertés. J'ai d'abord nié, affirmé que ce n'était rien

mais les visites ne cessaient pas. J'allais être obligée de quitter la ville quand Mi-hyang Yoon, du Conseil coréen pour les femmes réduites à l'esclavage sexuel militaire par le Japon, est venue me chercher. Elle m'a expliqué que je ne devais pas rester à Busan, que ça ne changerait rien, qu'il fallait aller à Séoul pour raconter cela plus rigoureusement et le diffuser. Je suis partie avec elle. Mi-hyang Yoon était encore jeune, elle venait juste d'obtenir son diplôme mais elle recherchait toutes les femmes de réconfort et commençait à militer en leur faveur.

### **Est-ce que vous aviez alors des contacts avec les autres femmes de réconfort ?**

Après mon appel au centre téléphonique, nous nous sommes réunies, nous avons parlé de cette époque et nous avons pleuré. Nous étions encore nombreuses. Mais ce n'est plus le cas maintenant...

### **De quoi vivez-vous actuellement ?**

Je suis hébergée par le Conseil coréen des femmes réduites à l'esclavage sexuel par les militaires japonais et, depuis 1994, je touche un peu d'argent de l'État coréen. Cela me suffit, j'ai même fait un don pour les femmes violées victimes de la guerre au Congo et en Ouganda.

### **Existe-t-il un moyen de vous aider ?**

La guerre a vraiment été un cauchemar pour moi, j'ai de la peine à en parler. Nous avons peut-être subi cela parce que notre pays, la Corée, n'était pas assez fort pour nous protéger. Nous avons perdu face au Japon et nous avons été sacrifiés. Mais cela ne doit plus jamais advenir. Quoi qu'il arrive, nous devrions nous entendre les uns avec les autres pour ne plus faire la guerre, éviter la mort et le

sacrifice des jeunes. En Europe, on parle beaucoup de crimes de guerre mais il n'y a toujours pas d'histoire asiatique, d'histoire des femmes de réconfort. Il faut donc encore et encore diffuser nos témoignages. Le monde doit savoir. Beaucoup de journalistes étrangers sont venus me rencontrer. Mais après l'accord de 2015 entre la Corée du Sud et le Japon (voir encadré p. 10), ils ont cru que le dossier était réglé. Ils n'ont pas tenu compte de mes paroles et ne sont pas allés plus loin. J'aimerais que vous attiriez l'attention sur nous : cette lutte n'est jamais finie, il faut continuer à en parler.

### **Vous êtes encore très belle, en bonne santé, vous avez l'esprit vif en dépit des années, de votre lutte et des violences passées, c'est exceptionnel. Quel est votre état d'esprit désormais ? Avez-vous été heureuse et êtes-vous apaisée ?**

Je fais des cauchemars. Dès que je ferme les yeux, je me souviens du passé. Je n'arrive toujours pas à bien dormir — c'était pire auparavant. Je me sens mieux malgré tout. La plupart des citoyens coréens connaissent maintenant notre histoire, nous avons beaucoup de soutien, surtout de la part des jeunes. Tout le monde sait que nous ne voulions pas faire cela, que nous avons été contraintes. Le problème c'est que le gouvernement japonais ment toujours et cela me fâche. Il affirme que nous étions volontaires et que nous faisons cela pour l'argent. Ce n'est pas vrai et c'est humiliant ! J'exige des excuses formelles et sincères du gouvernement japonais devant des journalistes internationaux, c'est une question de dignité. En fait, ce différend ne devrait pas durer aussi longtemps. Je vais finir par mourir de colère. Oui, il y a eu quelques bons moments dans ma vie peut-être, je ne m'en souviens pas trop. Mais au final je pense que je n'ai jamais été heureuse. Pas un seul moment. Et j'ai peur que des événements plus graves et plus malheureux encore ne se produisent à l'avenir. Je préférerais mourir tôt plutôt que de voir cela. ■

### **POUR EN SAVOIR +**

**A lire** • *Femmes de réconfort*, Kyung-Ah Jung, Au diable Vauvert, 2007.

• « Les femmes de réconfort : un esclavage d'État ? », Pierre-François Souyri, in *L'Histoire* n° 424, juin 2016.

**Sur le Web** • « "Femmes de réconfort" de l'armée impériale japonaise : enjeux politiques et genre de la mémoire », Christine Lévy, mars 2012, sciencespo.fr

## → L'avis de la rédaction

Il a été difficile de l'approcher. Pendant des mois, il m'a fallu convaincre son entourage de l'intérêt d'une interview quand tant d'autres avaient été accordées sans régler pour autant l'affaire, loin de là. Puis, sans relâche, j'ai dû rassurer cette femme aux traits fins et à l'élégance naturelle pour qu'elle accepte de revivre une énième fois l'ignominie de sa guerre. Lors de notre première rencontre, au cours d'une manifestation hebdomadaire au pied de l'ambassade du Japon à Séoul, elle m'a jeté un regard aussi glacial que le vent qui s'engouffrait dans la ville. Puis, assise à même le sol dans sa petite chambre, elle s'est interrompue à maintes reprises : « *Écrivez-vous vraiment ce que je vous dis ?* » Pour comprendre ses réticences et sa lassitude, il faut se remémorer comment les Japonais ont accueilli les rares femmes de réconfort qui ont osé venir témoigner sur leur sol. Ils ont hué et couvert d'injures ces corps voûtés aux cheveux gris, en les traitant de « prostituées ». Alors, à quoi bon parler si ces années d'aveux pénibles et de combats n'aboutissent qu'à un avilissement supplémentaire... ■ R. B.